

“Isaure, s'écria-t-il, qui t'a livrée à son affreux pouvoir?” La belle et noble Française, s'avancant de quelques pas, répondit avec vivacité, mais d'une voix courageuse: “La plus lâche des trahisons, digne du tyran qui a cru me corrompre par l'espoir de ta liberté. Strozzi, noble amant époux d'Isaure, époux adoré, ta mort est résolue, car ton lâche ennemi tremble encore au seul aspect de l'homme qu'il tient enchaîné; Strozzi je ne te survivrai pas; reçois mes derniers adieux et l'assurance qu'Isaure n'a aimé que toi, n'a été qu'à toi sur la terre.” Elle ne put achever. A un cri de rage que profère le tyran, le rideau se tombe; Isaure disparut; un son étouffé comme le dernier souffle d'un agonisant, porta l'effroi dans l'âme de Strozzi et la terreur même parmi les juges, dociles instrumens des fureurs de Medicis. Isaure avait cessé de vivre. Strozzi fut rapporté dans son cachot, et trompant la barbare espérance de son cruel persécuteur, il s'y donna la mort, en traçant avec son épée sanglante le nom d'Isaure et ces mots:

Isaura, vengo;

Se non ho saputo vivere, so morire ¶

On dit à Florence “et les âmes tendres, les imaginations ardentes accueillent et caressent ces bruits populaires,” on dit que, depuis la mort d'Isaure et de Strozzi, Medicis implora en vain le repos; qu'aussitôt que les horloges de Petti annonçaient l'heure de la mort d'Isaure, une forme svelte et gracieuse, enveloppée d'un linceul, s'attachait aux pas de Medicis murmurant à ses oreilles: *M'hai voluta tua, e tua sono*; et qu'au milieu des pompes de la cour, on voyait une main sanglante s'unir à la main tremblante de l'assassin d'Isaure et de Strozzi.

* Tu sais qu'en vain le meurtrier d'Alexandre espérait trouver un asile dans un contrée libre: ton fer l'atteignit à Venise.

† C'est en vain qu'on s'oppose à sa destinée.

‡ Non obscur, non pas même deslirés de toute gloire.

§ Voilà, lâches, vos combats, vos batailles:

¶ Je viens, Isaure; si je n'ai su vivre, je sais mourir.

‡ Tu as voulu que je fusse à toi; me voici.

Un propriétaire de Saint-Paër, canton de Duclair, quatre lieues de Rouen, doit la vie à une singularité qui mérite d'être racontée un incendie s'étant manifesté chez lui au milieu de la nuit; voici comment, couché et endormi, il a échappé de sa personne à ce désastre: Depuis quelque tems son grenier était rempli de rats, qui souvent, par le bruit qu'ils faisaient, l'empêchait de dormir.— Pour effrayer la genit portant queue et lui faire cesser son tapage, le sieur Durand avait placé dans son grenier une sonnette dont le cordon répondait à la tête de son lit. Quand les habitans de cette nouvelle *Ratopolis* prenaient par trop d'ébats, aussitôt un coup de sonnette leur commandait le silence; il paraît même qu'il était assez dociles à cet avertissement; et qu'ils obéissaient au signal du maître de la maison.— Le sieur Durand, pendant la nuit en question, ayant entendu du bruit et quelques craquemens, crut que ses voisins de l'étage supérieur se livraient à leur passe-tems ordi-

naire. Un coup de sonnette est aussitôt donné; le bruit ne cessant pas, un second, puis un troisième sont réitérés; mais ils sont comme le premier sans résultat. Ne sachant à quoi cela tient, le sieur Durand se leve, voit alors toute la toiture de son bâtiment embrasée, et n'a que le tems de se sauver: le plancher était près de tomber. Sans cette fuite précipitée, il eut été infailliblement écrasé. Un trou a été pratiqué à l'une des murailles de la maison, afin de pouvoir retirer des flammes quelques objets mobiliers.

Extraits des Journaux Français.

SUICIDE.—Un jeune célibataire du quartier St-Jacques, le sieur, B... âgé de 30 ans à peine arrivant à Paris, éloigné de sa famille, et dans une position assez brillante. Reçu dans le monde, il admettait chez lui par réciprocité d'égards et de convenances, tous ceux qui l'accueillait. Un des soirs derniers, il se disposait sans doute à recevoir ou à aller en soirée. Ce qu'il y a de positif, c'est que plus soigneux encore que de coutume, il se fit raser et artistement tailler et friser les cheveux; puis il se vêtit d'un habillement neuf, sans oublier les bas de soie et le pantalon collant. Ainsi coiffé, il prépara lui-même, avec une sorte de gaieté, non pas les flambeaux de l'hymen, mais ceux de la mort qu'il semblait voir arriver comme un des plus heureux momens de sa vie.

Il disposa, avec les soins les plus minutieux, le charbon mortel dans un vase qu'il met près de son lit de repos; ensuite il alluma six cierges qu'il plaça autour du lit, avec une certaine symétrie, et il dit à ses voisins: Je vais éclairer mon imagination et me préparer à un grand voyage; c'est au sein d'une nouvelle et grande famille que je vais désormais porter mes affections. “Il ne tarda pas à rentrer chez lui, et deux heures après il a été trouvé mort sur son lit, environné des cierges encore allumés et dans son costume de bal.

On ignore les motifs d'un suicide aussi bizarre qu'alléchant.

SAINT-OMER, 26 décembre.

Voici une plaisante aventure dans la forme, et qui, au fond, n'a cependant rien de plaisant. Samedi vers minuit, une espèce de fantôme apparut au factionnaire placé devant les armes de la porte d'Arras. Il le vit passer furtivement devant lui et filer le long du mur opposé. Le factionnaire étant blanc comme tous les fantôme et la pâle lueur du réverbère, comme l'est habituellement celle de tous les réverbères possibles à cette heure dans notre bonne ville Audomaroise, lui donnait un air de spectre échappé d'un tombeau. Le soldat, fidèle à sa consigne appela aux armes! le poste sortit aussitôt et se mit à la poursuite du fantôme, mais celui-ci disparut aussitôt dans les profondeurs de la terre. On s'approcha, et au moment où des flammes allaient sans doute s'échapper de la surface terrestre et exhâler une odeur sulfureuse, on s'aperçut que le prétendu envoyé de Méphisto phélès avait disparu dans une cave. Grand effroi parmi les gens de cet asile souterrain, qui crurent que c'était le diable ou un voleur. Mais ils furent rassurés lorsqu'ayant allumé une chandelle, ils reconnurent dans ce fantôme une jeune fille n'ayant pour tout vêtement qu'un soulier à un pied et un bas à l'autre et à laquelle on donna un manteau pour qu'elle pût arriver chez elle dans un état plus décent. On dit que cette malheureuse a été enivrée par un voiturier qui la mit dans cet état, sur la route, à quelque distance de la ville. La justice prend des informations sur cette affaire.

Toutes les plaisanteries ne sont pas de bon goût. En voici une dont les auteurs déplorent en ce moment le fâcheux résultat.

Le nommé W..., ouvrier dans une fabrique du faubourg du Temple, avait quitté ses travaux de

depuis huit jours pour se livrer aux excès de boisson qui étaient devenus chez lui une espèce d'habitude. Ne le revoyant pas revenir aux ateliers, ses camarades plaisantèrent beaucoup sur son absence, et l'un d'eux dit: “Il est peut-être mort. Ça peut bien être répondu un autre.” Puis un troisième ajoute: “S'il en est ainsi, amusons-nous à le pendre en effigie”.

La proposition est aussitôt mise aux voix et adoptée à l'unanimité. Une corde est apportée, un manequin est bien vite travesti avec les habits de W..., et tous les camarades sont invités par lettres-closes à venir à son enterrement. Aucun des conviés ne manque à l'appel, et l'un d'eux en voyant ce manequin suspendu par le cou, crut véritablement que c'était le corps de W..., tant la ressemblance extérieure était frappante.

Poussant jusqu'au bout cette mauvaise plaisanterie, on alla jusqu'à délibérer sur le mode à observer pour la cérémonie des pompes funèbres.— C'est à la Courtille et dans un cabaret qu'on résolut de se rendre non pas pour célébrer l'enterrement, mais pour y faire la Noce, au milieu des civets et de l'excellent vin à huit sous la pintz. Pendant ce temps-là, W..., cherchait à rentrer à l'atelier; mais dépouillé de toutes ses ressources, et redoutant aussi les reproches de son maître, il n'osa plus se présenter.

Ce malheureux était déjà profondément affecté de son infortune, quand arriva près de lui un de ses camarades qui lui révéla ce qui se passait, qui lui dit que l'ayant cru mort, on l'avait suspendu par le cou, et que dans ce moment même on chantait ses louanges dans le cabaret de la Courtille, lieu choisi comme étant le cimetière qui convenait le mieux à sa sépulture.

Toutes ces circonstances réunies frappèrent comme un coup de foudre l'esprit du malheureux ouvrier, qui répondit: “Maintenant je ne puis être que l'objet de leurs mépris; privé de tous moyens, il ne me reste plus qu'un parti, celui de mourir.” Il exécuta son fatal projet, et en quittant la barrière, ses camarades sont arrivés pour couper la corde; mais l'infortuné avait cessé de vivre.

Le chouan Martin, condamné à mort par la cour d'assises de la Loire-Inférieure, a été exécuté le 31 décembre sur la place Viarme, à Nantes. Voici les détails de cet événement, racontés par l'ami de la Charte, de Nantes,

“Ce n'est que quelques heures avant de lui faire trancher la tête, qu'on apprit à Martin le rejet de son recours en grâce. Dès qu'il sut qu'il devait mourir, il s'écria: “Vive Henry V... C'est un gouvernement sanguinaire qui périra sous Henry V... Henri V viendra me venger... Je meurs pour Henry” et la religion! Loin de montrer de l'abattement. Martin a prouvé un courage extraordinaire qui ne peut être que le fruit du fanatisme. En montant d'un pas ferme et assuré dans la charrette, il s'est écrié: Vive Henry V! Vive la Religion! Puis, regardant la foule qui l'entourait il lui a adressé d'un ton expressif ces paroles: Peuple sanguinaire!... Quelques voix ont répondu à bas les chouans! mais on a généralement commandé le silence. Avant de sortir de la prison il avait dit: Je prie pour mes amis et mes ennemis, et pendant tout le trajet il répétait de distance en distance: Henri me vengera.

“Martin est monté sur l'échafaud avec la même assurance qu'il avait manifestée: il est mort avec un courage surprenant. Tout étant fini, la foule, qui n'avait cessé d'être muette, s'est retirée silencieusement.

“En apprenant que pour lui, la peine de mort était commuée en celle des travaux forcés, à perpétuité, Beilaud s'est écrié: “J'aimerais mieux la mort que les Galères! je préférerais le sort de Martin.

POLICE CORRECTIONNELLE.

Un colonel anglais, M. Lyster, logeait à l'hôtel des Ambassadeurs, avec son cheval et son bull-dog. De temps en temps, le colonel entrait dans l'écurie avec le chien. Tandis que le maître visitait le cheval, le bull-dog attaquait un bouc fort méchant, et qui pourtant